

Quinzaine
des Réalisateurs
FESTIVAL DE CANNES 2009

Nisreen Faour
Hiam Abbass

amerrika

Un film de **Cherien Dabis**





CANNES 2009
Quinzaine
 des Réalisateurs
 Société des Réalisateurs de Films

E1 / MAXIMUM FILMS INTERNATIONAL et LEVANTINE ENTERTAINMENT avec la participation de THE VIOLET JABARA FOUNDATION / LINDA K. JACOBS
 MANITOBA FILMS & MUSIC et R.A. ABDOO & COMPANY en association avec ROTANA STUDIOS et SHOWTIME ARABIA
 présentent une production
 FIRST GENERATION FILMS / ALCINA PICTURES / BUFFALOGAL PICTURES / EVMG

amerrika

réalisé par **Cherien Dabis**
 avec **Nisreen Faour** et **Hiam Abbass**

1h32 – Etats-Unis / Canada / Koweït – 2008 – Scope – Dolby SRD

sortie le 17 juin 2009

photos et dossier de presse téléchargeables sur
www.amerrika-lefilm.com

DISTRIBUTION

MEMENTO FILMS DISTRIBUTION

6, cité Paradis
 75010 Paris
 T : 01 53 34 90 20
 F : 01 42 47 11 24
distribution@memento-films.com

A CANNES

Alexandre Mallet-Guy 06 13 54 31 17
alexandre@memento-films.com
Franck Salaün 06 08 90 38 34
franck@memento-films.com
Sonia Rastello 06 63 08 12 57
sonia@memento-films.com
Rémi Dupéroux 06 50 01 15 14
remi@memento-films.com

PRESSE

LAURENCE GRANEC ET KARINE MÉNARD

5 bis, rue Kepler
 75116 Paris
 T : 01 47 20 36 66
laurence.karine@granecmenard.com

A CANNES

Résidence du Gray d'Albion
 20 bis, rue des Serbes Appt 7E2
Laurence Granec
 06 07 49 16 49
Karine Ménard
 06 85 56 22 99
laurence.karine@granecmenard.com



synopsis

Mouna, divorcée et mère d'un adolescent, est une femme palestinienne enthousiaste et optimiste. Au cœur des territoires occupés, le quotidien est pourtant éprouvant et l'horizon morose.

Et puis un jour, quitter cette vie et aller travailler aux Etats-Unis devient possible : étrangère en son pays, Mouna peut bien l'être ailleurs.

Elle part alors avec son fils Fadi rejoindre sa sœur installée depuis 15 ans au fin fond de l'Illinois.

Après le réconfort des retrouvailles, Mouna et Fadi vont devoir trouver leur place dans cette « Amerrika » tant rêvée. Mais les Etats-Unis, partis en guerre contre le « diable » Saddam, ont une bien étrange conception de l'hospitalité. Il en faudra davantage pour freiner Mouna dans sa quête d'une vie meilleure...

entretien

avec Cherien Dabis

La question de l'identité est au cœur du parcours de Mouna et de son fils : étrangers dans leur pays, ils le sont aux États-Unis comme partout dans le monde...

Lorsque les gens me demandent d'où je viens, cela reste encore aujourd'hui une question perturbante. Mes parents ont immigré aux États-Unis juste avant ma naissance. Je suis née à Omaha, dans le Nebraska et j'ai grandi dans les régions rurales de l'Ohio, tout en retournant chaque été en Jordanie. Je me suis peu à peu rendue compte que je n'étais ni assez américaine pour les Américains, ni assez arabe pour les Arabes. C'est pour cela que je ne me suis jamais sentie nulle part chez moi. Mon identité s'est construite sur des manques, ou plutôt des envies que je ne pouvais pas réaliser, comme celle d'avoir des racines et de trouver un pays dont je me sentirais partie intégrante. De plus, j'ai hérité de mon père palestinien la douleur de ne pas avoir de nation donc d'identité, ce qui n'a fait qu'exacerber ce sentiment d'être apatride.

Pourquoi avoir éprouvé la nécessité d'ouvrir le film sur le quotidien dans les territoires occupés ?

Même si ma famille vient de Jordanie, je voulais montrer qu'un grand nombre de Palestiniens quittent le territoire parce que l'occupation peut y rendre l'existence insupportable. Il n'y a aucune liberté de mouvement et très peu d'avenir possible. Entre les humiliations quotidiennes, la présence militaire, les agressions, les postes de contrôle et le poids de la bureaucratie, il y a toutes les raisons de vouloir partir. D'un point de vue scénaristique, je tenais à ce que le spectateur soit d'abord imprégné d'images de Cisjordanie pour mieux les confronter ensuite à celles du Midwest américain.

C'est l'une des clés pour accompagner Mouna dans sa quête. Esthétiquement, le contraste est très fort : d'un côté, la palette de tons chaleureux propres à la Cisjordanie avec le vert de la sauge, le rouge des minéraux et les bruns du désert ; de l'autre, l'incroyable mélange des rouges saturés, des bleus

et blancs arides du Midwest hivernal. Cette lumière naturelle, qui renforce l'aspect mélancolique propre à cette région, s'accorde aux dures réalités que doit affronter Mouna dès son arrivée.

Vous évoquez souvent avec humour la confrontation entre les deux cultures, notamment à travers les soucis de communication.

En fait, mes parents ne parlaient qu'arabe à la maison, donc j'ai commencé à apprendre l'anglais à l'école. J'étais complètement perdue et en maternelle je bredouillais un drôle de sabir entre l'arabe et l'anglais ! Comme j'ajoutais « ing » à la fin de tous les verbes arabes, je me suis créé mon propre langage. Ça n'est qu'en grandissant que j'ai fini par dire à tout le monde, avec autodérision, que je parlais « Arabish ». Intituler ce film *Amerrika* est donc un clin d'œil à cette « langue » dans laquelle je me sentais le plus à l'aise. Et ce titre résume parfaitement la confrontation puis la fusion de deux cultures : c'est le fruit de mon expérience comme de celle de tant d'autres immigrants de la première génération.

Outre ses conséquences sur le vécu des personnages, pourquoi avoir choisi de situer l'action du film au moment de la première Guerre du Golfe ?

A cette époque, je vivais dans une petite ville de l'Ohio et l'impact de cet événement sur notre famille a été violent. Nous sommes devenus, sans le comprendre, les boucs émissaires de cette guerre. Nous avons reçu quotidiennement des menaces de mort et la réputation de médecin que mon père avait mis quatorze ans à bâtir a été balayée en quelques jours. Les patients les plus fidèles ont déserté son cabinet et nous avons même vu les services secrets débarquer au lycée pour enquêter sur ma sœur de 16 ans, parce que quelqu'un avait lancé une rumeur selon laquelle elle préméditait d'assassiner George W. Bush. J'avais 14 ans et j'ai commencé à m'interroger sur la perception que les gens avaient de nous : j'ai fait le point sur ce que j'avais appris au

fil de mes allers-retours entre le Moyen-Orient et les États-Unis, puis j'ai comparé les informations diffusées notamment par des chaînes de télévision arabes et britanniques. Les médias n'ont pas cessé de véhiculer les stéréotypes qui nous ont affectés, ma famille et moi, tout au long de ce conflit. Comme la plupart des familles immigrées, la mienne est arrivée dans ce pays, guidée par le rêve américain. Ce que nous avons vécu en 1991 en était très éloigné. C'est précisément cette lutte de chaque instant contre les préjugés qui m'a conduite jusqu'à *Amerrika*.

Et l'Histoire s'est répétée avec les événements du 11 septembre 2001...

Cette expérience durant la première Guerre du Golfe, je l'ai portée en moi pendant des années. Quand j'ai intégré l'école de cinéma de New York, nous étions en septembre 2001. La vague d'attentats suivie de la nouvelle invasion de l'Irak par les États-Unis a montré que l'histoire pouvait se répéter. Une fois de plus, cette guerre débordait de son cadre et tous les pays du Moyen-Orient en pâtissaient. J'ai réalisé

qu'il était plus que temps de me poser et d'écrire la première histoire d'immigration vécue par une Arabo-américaine.

Pourquoi avoir choisi le cinéma pour vous exprimer ?

Lorsque j'évoquais l'attention portée aux médias en tant de guerre, cela englobait également le cinéma. Je me suis mise à observer la manière dont on y dépeignait les Arabes et j'en ai tiré deux constats navrants : soit nous étions absents des écrans, soit les films, surtout hollywoodiens, nous cantonnaient aux rôles de terroristes. Nous étions les méchants. Les Arabes n'étaient jamais représentés en tant que peuple ou êtres humains. Et je n'ai vu évoquer nulle part une expérience comme la mienne. J'ai essayé pendant des années de rétablir l'équilibre, à travers divers modes d'expression artistique, sans trouver véritablement ma voie. Le cinéma a fini par s'imposer comme une évidence : il véhicule un langage universel, celui de l'émotion, qui permet de toucher le plus large public, contrairement par exemple aux documentaires ou aux articles de presse. Je crois





vraiment au pouvoir de la fiction : les gens sont plus enclins à s'asseoir dans une salle, à se détendre et à baisser leur garde pour s'immerger dans l'histoire qu'on leur propose.

Le récit est guidé par l'extraordinaire force de vie et de conviction de Mouna. Y a-t-il des liens intimes entre elle et vous ?

Outre mon propre ressenti et ce que j'ai pu voir dans ma famille, le personnage de Mouna ressemble un peu à ma tante. Au moment où elle a décidé de venir vivre aux Etats-Unis, j'étais assez grande pour saisir le combat que ce déracinement a représenté pour elle. *Amerrika* est l'histoire à la fois déchirante et chaleureuse d'une femme formidablement optimiste qui tente de refaire sa vie à l'étranger, contre vents et marées. Elle est trop confiante et déterminée pour s'effrayer des obstacles. Ma tante est ainsi, une éternelle optimiste. C'est sa force de caractère qui m'a inspiré le personnage de Mouna. Dans le film, elle affronte non seulement le lot commun de tous les immigrants, parvenir à s'intégrer dans un nouvel environnement, mais doit aussi composer avec les crispations d'un pays qui a des préjugés tenaces sur ses origines et dont le climat politique est tendu.

L'empathie immédiate que l'on éprouve envers Mouna doit beaucoup à Nisreen Faour, qui incarne avec une infinie pudeur...

J'ai toujours envisagé *Amerrika* comme une œuvre portée par ses personnages. En toute logique, il devait donc être un film d'acteurs. Et, si tout se jouait lors du casting, la pression était immense concernant le personnage de Mouna. C'est une femme délicieusement naïve mais ingénieuse et pleine d'espoir. Elle me tient particulièrement à cœur, à la fois par sa singularité et par le fait qu'elle m'évoque ma tante. L'amour et la tendresse que je lui porte ont forcément élevé mon niveau d'exigence, parce que

l'actrice que je cherchais devait ETRE Mouna, dans son énergie, son comportement et son âme. Après des mois de recherche, Iman Aoun, la directrice de casting avec laquelle j'avais déjà travaillé sur mon court-métrage *Make A Wish*, a découvert Nisreen dans le nord de la Palestine. J'ai d'abord été séduite par des photos d'elle puis je l'ai faite venir pour une lecture de scénario. Dès notre première rencontre, je l'ai vue rayonnante de l'intérieur, avec beaucoup de douceur, de gentillesse et un émerveillement quasi enfantin. C'est difficile à expliquer mais il émanait de cette femme à la fois de la candeur et une profonde tristesse, comme si sa joie de vivre butait à chaque instant sur les barrières du quotidien. Elle était MA Mouna.

***Amerrika* oscille en permanence entre le « cinéma vérité » et la comédie à l'humour feutré. Comment avez-vous réussi à préserver cet équilibre ?**

Les deux ne pouvaient qu'être étroitement liés. Je n'avais qu'une ligne directrice en racontant cette histoire : l'authenticité.

Je voulais que le spectateur voit à travers les yeux des personnages, vivent leurs joies et leurs déchirures le plus intimement possible. Je me suis tournée vers des auteurs comme John Cassavetes, Mike Leigh ou Robert Altman dont j'admire le travail sur le réalisme et la vérité des êtres. J'ai tourné caméra à l'épaule, dans un style proche du documentaire, avec des acteurs arabes ou arabo-américains. Le ton, parfois léger, et le choix de la comédie, là où certaines situations pouvaient induire le mélodrame, se sont imposés logiquement. D'abord, parce que c'est un film que je voulais empli d'espoir et de lumière, ensuite parce que l'humour est indissociable de l'humanité, de la douce fragilité qui animent les personnages.

De quelle manière avez-vous obtenu cette authenticité de la part de l'ensemble des comédiens ?

En convoquant à tout moment leur naturel et en le combinant avec des techniques d'improvisation.



Les émotions ne devaient être le résultat ni de « performances » d'acteurs ni d'une sublimation de ma part. J'ai beaucoup répété en amont avec Nisreen et Melkar Muallem, qui joue son fils Fadi, mais trop peu avec les autres acteurs, faute de temps. Du coup, j'ai planifié au mieux le cadre et les mouvements de caméra avant de tourner, afin qu'ils ressentent au minimum les contraintes de mise en scène. Lors du tournage, je saisisais le moindre temps libre pour répéter encore et encore, jusqu'à ce qu'au moment de la prise, les acteurs se sentent « libérés » du poids du texte et de la technique. De cette collaboration de tous les instants sont nées des scènes bien meilleures que celles que j'avais imaginées ! Nous avons tellement travaillé l'intime que j'ai l'impression, lorsque je les retrouve aujourd'hui à l'écran, de voir ma famille.

Le film nous laisse sur l'impression d'une fable généreuse, presque utopique...

C'est peut-être parce que j'ai voulu parler de départ, de déracinement mais aussi du bonheur de pouvoir enfin poser ses bagages. Evidemment, Mouna comme beaucoup de Palestiniens gardent le sentiment viscéral qu'ils ne seront jamais chez eux, quel que soit le pays où ils habitent. En partant, vous ne faites que troquer des problèmes pour d'autres,

sans jamais guérir la blessure profonde. Mais je ne voulais pas imprimer au film et à son dénouement une note déprimante. Je préférais montrer qu'il nous appartient de choisir notre point d'ancrage. Et ce point d'ancrage, ce « chez soi », c'est la famille, qu'elle soit à vos côtés ou à l'autre bout du fil. A travers son périple géographique et psychologique, Mouna triomphe de l'adversité pour que son fils ait le sentiment d'avoir trouvé un foyer, un lieu où « s'installer » au sens fort du terme. Et ce « chez soi » doit pouvoir être là où l'on veut qu'il soit, surtout lorsque l'on est Palestinien.

Est-ce qu'à travers ce film vous espérez infléchir le regard des gens sur l'identité arabe ?

C'est tout ce que je souhaite. La plupart des films proposés aux Américains ayant pour cadre le Moyen-Orient sont des thrillers politiques, ce qui exclut pour moi tout lien affectif entre le public et les personnages. J'ai voulu avec *Amerrika* recréer ce lien, que le public ait le sentiment de mieux nous connaître et n'ait qu'une envie en sortant : fêter la culture qui nous unit.

J'espère que les spectateurs repartiront des salles en oubliant les stéréotypes et en voyant le Moyen-Orient non plus comme une entité, mais comme la somme d'individualités aussi diverses que variées.

filmographie

de Cherien Dabis

Née en 1976 à Omaha (Nebraska) de parents d'origine Palestino-Jordanienne ayant immigré aux Etats-Unis, Cherien Dabis poursuit des études à l'Université de Cincinnati d'où elle ressort diplômée en communication. Elle entame alors une carrière à Washington, où elle se spécialise dans les médias et lance des campagnes de communication sur des sujets aussi divers que les droits civiques et la protection du consommateur. Mais le goût de l'écriture finit par l'emporter et Cherien s'essaye à des articles plus personnels, publiés notamment dans "Mizna" qui s'intéresse aux auteurs américains d'origine arabe. A la fois en prise avec ses racines et témoin de la méconnaissance de ses compatriotes envers le Moyen-Orient, Cherien trouve avec le cinéma un vecteur d'expression idéal.

En 2002, elle signe son premier scénario de fiction, *Nadah*, un court-métrage réalisé par Afia Nathaniel, sur le quotidien d'une jeune pakistanaise de 11 ans. Cherien Dabis a trouvé sa voie et ne s'en détournera plus. En 2003, elle est assistante de production sur *In the Cut*, singulier portrait de femme en forme de thriller esquissé par Jane Campion, et signe son second scénario de court-métrage, *Little Black Boot* de Colette Burson, où elle revisite le mythe de Cendrillon. Présenté au Festival de Sundance en 2004, le film est couvert de récompenses, confortant peu à peu la notoriété de Cherien. La même année, elle décroche un diplôme à la Columbia University's Masters of Fine Arts Film Program et franchit le pas en réalisant son premier court-métrage, *Memoirs of an Evil Stepmother*, variation cette fois autour de l'histoire de Blanche-Neige, contée du point de vue de... sa terrible belle-mère ! 2006 est une année charnière pour la cinéaste : elle intègre le pool de scénaristes de l'excellente et déjà culte série "The L Word" qui entame sa troisième saison.

Cherien signera par la suite deux autres épisodes de cette chronique californienne des amours lesbiennes et bisexuelles.

C'est aussi l'année de l'envol cinématographique avec *Make A Wish*, où la réalisatrice met en scène une journée dans la vie d'une Palestinienne de 11 ans, manière subtile de dépeindre les tourments de l'enfance dans les territoires occupés. Son court-métrage traverse les continents et triomphe dans tous les festivals, de Dubaï (Gold Muhr Award) à Sundance, en passant par Le Caire et Clermont-Ferrand (Prix de la Presse, Mention Spéciale du Jury). C'est le tremplin rêvé pour passer au long métrage. Sélectionné dès 2005 par le prestigieux Sundance Middle East Screenwriter's Lab, le scénario d'*Amerrika* entre en phase de production à la fin de l'hiver 2007. Encensé cette année dès ses premières projections, lors du Festival du Film de Sundance, *Amerrika* va connaître les honneurs de la Croisette, sélectionné pour "La Quinzaine des Réalisateurs". Selon "Variety", la "bible" des professionnels américains, Cherien Dabis fait déjà partie des dix cinéastes à suivre de l'année 2009.



notes de production

EN QUÊTE DES ORIGINES

Il aura fallu des années pour que Cherien Dabis se lance dans l'écriture d'une histoire, la sienne, celle de sa famille d'origine palestinienne, celle aussi que beaucoup de familles migrant vers « l'Eden » américain ont un jour connue.

L'impact de la Première Guerre du Golfe sur son quotidien d'adolescente de 14 ans dans une petite ville de l'Ohio ; l'exemple de sa tante ayant quitté la Jordanie et bataillant pour s'intégrer en Amérique ; les attentats du 11 septembre 2001 avec pour nouveau dommage collatéral la crispation des esprits envers les Arabes, sans distinction d'origine : autant d'événements qui ont inspiré et motivé la naissance d'*Amerrika*.

A la même époque, la productrice Christina Piovesan, fondatrice de First Generation Films, est en quête de projets de films autour d'un sujet qui lui tient à cœur : le destin d'une famille d'immigrants palestiniens. « Ma mère est d'origine Palestino-Libanaise et mon père est Italien. J'ai beau être née et avoir été élevée à Toronto, j'ai grandi dans un foyer baigné par la culture arabe. C'est mon héritage et je voulais m'investir dans un film qui rende justice à cette culture », explique Christina.

Après avoir financé plusieurs courts-métrages entre 2002 et 2005 (*Dance Can Do All That*, *Miracle Mile...*) et supervisé la production de films pour Telefilm Canada, Christina décide de monter son premier long métrage : « Depuis leur arrivée au Canada dans les années 70, mes parents ne sont jamais retournés au Moyen-Orient. Faire un film qui aurait pour cadre cette région était un moyen de renouer avec mes racines ».

Ses recherches l'entraînent sur les traces de cinéastes du Moyen-Orient, Arabes ou Arabo-Américains. Jusqu'au jour où elle tombe sur une interview de Cherien Dabis dans « Filmmaker Magazine ». Un échange d'emails et la lecture du scénario de la jeune cinéaste plus tard et Christina est conquise. L'aventure d'*Amerrika* peut enfin débuter...

LA CROISÉE DES CONTINENTS

Le sujet d'*Amerrika* balaye les frontières pour ériger une passerelle entre les peuples. Mais la production pouvait-elle être à son image ? Pour Christina, la réponse ne faisait aucun doute : « Je savais dès le départ qu'une partie des fonds allait venir du Moyen-Orient. Le cœur du film est pluriculturel, le financement devait nécessairement s'y conformer ». Sitôt le projet signé avec Cherien Dabis, Christina Piovesan se lance dans une nouvelle quête, autrement compliquée. L'un des anciens amis de la USC Film School, Al-Zain Al-Sabah à la tête d'une maison de production basée au Koweït, devient coproducteur du film et lui ouvre les portes d'autres voies de financement. Showtime Arabia et Rotana Studios décident de prêcher le film pour le Moyen-Orient, bouclant ainsi le premier volet de la production d'*Amerrika*.

Le périple ne s'arrête pas là et l'accomplissement d'un montage financier international devient un casse-tête pour Christina. « Grâce à ma productrice exécutive Alicia Sams et à l'implication de Cherien, nous avons obtenu des soutiens privés de la part de chefs d'entreprise Arabo-Américains. Enfin, mon partenaire en production, Paul Barkin, a convaincu les Canadiens de Buffalo Gal Pictures d'entrer dans le projet, ce qui nous a permis d'aller tourner les scènes américaines pour un coût attractif à Winnipeg ».

À LA POURSUITE D'UNE FAMILLE FORMIDABLE

Pour Cherien Dabis, le choix des comédiens dans un récit qui privilégie l'humain était crucial : « La réussite ou l'échec du film dépendait du casting, alors j'ai décidé de parcourir le globe. Je suis partie à New York, Chicago, Los Angeles, Dearborn, Toronto, Winnipeg puis je me suis rendue à Paris, enfin j'ai sillonné le Moyen-Orient : Amman, Beyrouth, Haïfa, Jérusalem, Bethléem et Ramallah ».

Au compteur, six mois de voyages intensifs mais à l'arrivée, une perle, la première et l'essentielle : Nisreen Faour, une grande dame du théâtre vivant au Nord de la Palestine. Le coup de foudre est immédiat entre les deux femmes, comme entre l'actrice et son personnage : « Mouna est d'un optimisme sans borne, c'est un être humain d'une grande pureté », souligne Nisreen. « Elle aime profondément la vie et se bat sans relâche, qu'elle habite à Ramallah ou s'installe en Amérique. Elle veut le meilleur pour son fils. Elle a été élevée pour donner de l'amour à son prochain, ce qui fait d'elle une solitaire mais aussi une femme remarquable ».

Indissociable du destin de Mouna, son fils Fadi est un adolescent dont la personnalité va se révéler au contact du mode de vie américain. Melkar Muallem qui l'incarne vit à Ramallah et son engagement dans

le film allait bien au-delà du simple jeu : « A travers ce rôle, j'ai voulu changer la vision que les Américains ont en général des Palestiniens. Dans leur esprit, nous avons été élevés dans un seul but : faire sauter des bombes.

C'est faux, nous ne sommes pas tous des terroristes, on nous enseigne les mêmes valeurs à l'école et nous sommes des humains comme les autres ». « Il y avait une colère en lui, une maturité aussi qui tranche avec son âge. Melkar est encore un gamin et pourtant déjà un homme : c'est exactement la dualité du personnage de Fadi dans sa relation avec sa mère », complète Cherien. « En outre, Melkar sait très bien ce que c'est de vivre sous l'occupation Lui aussi, dans son enfance, voulait partir. Pas aux Etats-Unis mais au Canada. Le fait que le tournage se déroule là-bas était une aubaine pour lui ».

Autre figure clé du récit, Raghdha, la sœur de Mouna qui a immigré quinze ans auparavant aux Etats-Unis, aujourd'hui épouse au tempérament de feu et mère de trois filles. Cette fois, nul besoin pour la réalisatrice de parcourir tous les continents : c'est à l'occasion du Festival du Film de Berlin 2007, où Cherien présente son court-métrage *Make A Wish*, qu'elle rencontre l'un des membres du jury, Hiam Abbass. Le scénario qu'elle lui fait lire emballa l'actrice, élevée en Israël, au sein d'une famille musulmane. Pour celle-ci, *Amerrika* est « une histoire qui touche à l'humain en accompagnant les personnages à un tournant de leur vie ».

« Le film s'intéresse aussi à la question de l'intégration dans une société qui ne l'encourage pas vraiment. Et cette question se pose avec encore plus d'acuité pour des Palestiniens », poursuit Hiam Abbass. « La confusion qui règne dans l'esprit des gens entre identité et religion, religion et nationalité, les pousse parfois à penser que si vous êtes Arabe, vous êtes nécessairement musulman. C'est une vision tronquée de la réalité et de ce qu'est l'humain dans sa complexité ».

UN PONT ENTRE DEUX MONDES

A l'image du scénario, l'équipe de tournage a dû faire la jonction entre deux pays, deux cultures, deux appréhensions artistiques notamment pour Aidan Leroux, chef décorateur. « Nous avons commencé par faire des repérages à Ramallah et ne serait-ce qu'en matière d'architecture, c'était passionnant », se souvient Aidan. « Devoir reconstituer cette ville au Canada aurait été catastrophique. Cherien a eu raison de tenir bon sur ce point. Il y avait une incroyable palette de couleurs, une diversité de pierres, une lumière chaleureuse qui serait le contrepoint idéal à celle plus froide et artificielle des Etats-Unis ».

De retour au Canada, il fallut aussi trouver, dans le même souci d'authenticité, un décor approprié pour la maison de Raghdha et de Nabeel, qui accueille Mouna et son fils pendant leur séjour. Mission quasiment impossible à Winnipeg, jusqu'à ce que l'on découvre la demeure d'une famille de Palestiniens... venant de Ramallah. « Ils avaient non seulement décoré leur intérieur avec des tissus et des objets en provenance de cette ville, mais ils avaient également trois filles approximativement du même âge que celles décrites dans le scénario ! », explique Aidan Leroux. Une chance pour la production, suivie d'un autre miracle : contre toute attente, la chaîne de fast-food « White Castle », dans laquelle Mouna trouve un emploi, accepta d'envoyer à Winnipeg tout un lot d'accessoires rendant le décor canadien crédible.

Au point d'ameuter chaque jour les fans de burgers de la région, immanquablement frustrés. Lorsque le tournage prend fin, près de trois ans se sont écoulés depuis la rencontre décisive entre Cherien Dabis et la productrice Christina Piovesan. « Nous avions cinq acteurs venus du monde entier, trois autres de l'Ontario, nous avons tourné au cœur de la Cisjordanie puis au Canada : c'était à la fois exaltant et stimulant », conclut la réalisatrice.



U.S. IMMIGRATION
674 N 10 E
MAY 10 1997
ENTERED
BY

interprètes

NISREEN FAOUR (Mouna Farah)

Née le 2 août 1972 dans le village de Tarshiha, au nord de la Galilée, Nisreen Faour découvre la comédie dès l'âge de 16 ans, lorsqu'elle est envoyée à New York pour y suivre des cours de théâtre. A son retour, après ses études, elle investit les planches, enchaînant représentations locales et tournées internationales : le public l'applaudit, notamment dans « Don Quichotte » à l'occasion du Festival International d'Haïfa et dans « A Happy Woman » écrit par Dario Fo et Franka Rama, monté par le Théâtre National Palestinien. En outre, elle a joué dans une quinzaine d'autres pièces, dont des spectacles pour enfants, et Nisreen s'est lancée dans la mise en scène de théâtre avec « The Princess That Hates Men » puis avec « Anna Karénine » présenté en 2006 au Festival du Théâtre Alternatif Contemporain d'Akko. Très impliquée dans la vie culturelle, Nisreen Faour fait partager son expérience de la scène en enseignant dans des écoles, des institutions à vocation éducative, auprès d'associations de femmes ou en participant à des séminaires.

A ce palmarès impressionnant, vient s'ajouter sa participation à des séries télévisées populaires, comme « Family Deluxe » et « Mishwar Al-Jomaa ». Le cinéma finit logiquement par lui faire les yeux doux et c'est le réalisateur Ali Nasser (*La voie lactée*) qui la fait débiter à l'écran en 2002 dans *In the 9th Month*. Drame romantique sur le retour d'un homme dans son village cherchant à retrouver sa femme après dix ans d'absence, le film fait le tour des festivals, de Nazareth à Los Angeles. Avec *Whispering Embers*, réalisé par Ali Nasser en 2005, la comédienne incarne l'épouse d'un trentenaire qui fuit sa famille après une brutale remise en cause personnelle. Sa rencontre avec Cherien Dabis sur *Amerrika* pourrait être encore davantage déterminante pour sa carrière cinématographique : la sélection du film, dont elle est la figure de proue, à « La Quinzaine des Réalisateurs » du Festival de Cannes 2009 promet de lui assurer une visibilité internationale.



MELKAR MUALLEM (Fadi Farah)

Né en 1993 à Jérusalem, Melkar Muallem décroche avec *Amerrika* son tout premier rôle au cinéma : dans la peau du fils de Mouna, il fait insensiblement évoluer Fadi de l'introversion vers la « révolte » adolescente. Il faut dire que le comédien a commencé à faire ses preuves artistiques dès l'âge de 8 ans, en participant à des ateliers d'art dramatique et en jouant dans diverses productions locales. A 12 ans, fort d'une expérience prometteuse, le voilà récompensé par le Prix du Meilleur Jeune Acteur lors du Festival de la Jeunesse de Ramallah. Depuis, Melkar Muallem cultive son goût pour la comédie, tout en poursuivant des études dans les domaines de l'informatique et des affaires, après avoir intégré un programme M.I.T. universitaire américain, réservé aux étudiants les plus méritants.



YUSSEF ABU WARDa (Nabeel Halaby)

Si *Amerrika* est le premier film où Yussef Abu Warda s'exprime en anglais, la carrière de ce comédien originaire d'Haïfa est déjà riche de multiples rôles, tant sur scène qu'à la télévision et sur grand écran. Au théâtre, il se fait connaître dans des productions musicales qu'il interprète aussi bien en hébreu qu'en arabe à Haïfa, Jérusalem et Tel-aviv. Figure bien connue de programmes et séries télévisés, Yussef Abu Warda a plus d'une quinzaine de films à son actif : après des débuts, en 1983, dans *Magash Hakesef*, un drame signé du producteur/réalisateur Yehuda Ne'eman, il tourne aux côtés de Hiam Abbass dans *Noce en Galilée*, puis en 1997 dans *La voie lactée* d'Ali Nasser, chronique d'un village de Galilée en 1964. Si le comédien devient connu au niveau international, c'est grâce à sa collaboration avec le cinéaste Amos Gitai qui en a fait l'un de ses comédiens fétiches. Au compteur, cinq films en commun : la comédie dramatique *Yom Yom* en 1998 ; le subtil *Kadosh* ; *Kedma* qui vaut à l'acteur une nomination aux « Awards of the Israeli Film Academy » ; *Terre promise* avec Anne Parillaud, sur le trafic de femmes au Moyen-Orient ; enfin *Désengagement* (2008) où Juliette Binoche incarne une Française d'origine israélienne qui retourne en Cisjordanie.

ALIA SHAWKAT (Salma Halaby)

Née le 18 avril 1989 à Riverside, en Californie, Alia Shawkat a des origines à la fois irakiennes, du côté de son père, et irlandaise norvégienne, du côté maternel. C'est en apparaissant dans un catalogue Calvin Klein que la toute jeune fille attire l'attention des agents d'Hollywood. La voilà, à 10 ans, propulsée aux côtés des *Rois du désert*, cinglante satire guerrière avec George Clooney. Mais c'est avec la série « State of Grace » qu'elle voit sa carrière grimper en flèche : elle y incarne Hannah, fille d'une famille juive de la classe moyenne. Les apparitions télévisées d'Alia s'enchaînent alors à vive allure, de « FBI - Portés disparus » à « Boomtown », sans compter quelques petits rôles au cinéma, notamment en 2004 dans *Basket academy*, une comédie avec Martin Lawrence. Et le succès revient, encore une fois via le petit écran, avec le phénomène « Arrested Development ». Lancée en 2003, la série collectionne les récompenses, dont le Prix 2005 de la Meilleure Jeune Artiste pour Alia qui y compose Maeby, une adolescente furieusement rebelle.

Depuis l'arrêt de la série en 2006 - dont on annonce toujours une adaptation grand écran pour 2010 -, elle continue ses études tout en poursuivant son parcours télévisé (« Veronica Mars », « The Starter Wife ») et cinématographique (les comédies *Deck the Halls* avec Danny DeVito et *Bart Got a Room* avec William H. Macy).

Bientôt à l'affiche de *Whip It !*, le premier film réalisé par Drew Barrymore, Alia Shawkat trouve avec le rôle de Salma, l'une des trois nièces de Mouna, l'opportunité de témoigner à son tour dans *Amerrika* des préjugés dont les Américains d'origine arabe peuvent être victimes.



HIAM ABBASS (Raghda Halaby)

Née le 30 novembre 1960 à Deir Hanna, un village au nord de la Galilée, Hiam Abbass a grandi dans une famille palestinienne originaire de Nazareth et dont les deux parents étaient enseignants. Après avoir goûté au plaisir des planches à l'âge de 7 ans, la jeune femme part étudier la photographie à Haïfa puis le théâtre à Jérusalem, avant d'intégrer la troupe palestinienne de El-Hakawati puis de se consacrer un temps à un théâtre pour enfants.

En 1987, elle fait sa première apparition au cinéma dans *Noce en Galilée*, de Michel Khleifi, où elle incarne une femme violée par son époux. En 1988, c'est le vent du changement pour Hiam Abbass qui quitte son pays pour aller s'installer à Paris, après un bref passage à Londres. C'est là que s'épanouit la carrière de cette comédienne polyglotte (elle parle couramment l'arabe, l'hébreu, le français et l'anglais) à la présence forte et singulière.

Après quelques apparitions, notamment dans *Chacun cherche son chat* de Cédric Klapisch, *Vivre au paradis* avec Roschdy Zem, ou encore *Aime ton père*, où elle joue la femme de Gérard Depardieu, l'actrice trouve son premier grand rôle en 2002 dans *Satin rouge*. A travers ce délicat et sensuel portrait d'une mère rangée découvrant la danse du ventre, Hiam Abbass voyage avec un film qui acquiert une belle notoriété à l'étranger, notamment aux Etats-Unis. La suite de sa carrière est à l'image de la comédienne : sans frontière.

On la retrouve deux fois sous la direction du cinéaste israélien, Eran Riklis (*La fiancée syrienne* puis *Les citronniers* qui lui vaut le Prix de la Meilleure Actrice en Israël en 2008) ; aux côtés de Steven Spielberg – dont elle est aussi la consultante sur les dialectes et le sujet brûlant – dans son crépusculaire *Munich* ; ou encore dans *Paradise now*, du palestinien Hany Abu-Assad, Golden Globe 2006 du Meilleur Film Etranger.

Tout en continuant à tourner régulièrement en France (*Dialogue avec mon jardinier*, *La fabrique des sentiments*, *Espion(s)*) comme à l'étranger (*The Visitor*, Grand Prix du Festival de Deauville en 2008, *The Limits of Control*, le prochain Jim Jarmusch), Hiam Abbass a donné de la voix dans le dessin animé *Azur et Asmar*, réalisé deux courts-métrages (*Le pain* en 2001 et, trois ans plus tard, *La danse éternelle*), et exercé le coaching d'acteurs sur *La nativité* de Catherine Hardwicke et l'ambitieux *Babel* d'Alejandro Gonzalez Iñárritu. Grâce à *Amerrika*, où elle incarne la sœur exilée de Mouna, l'actrice revient à Cannes, quatre ans après la sélection en compétition officielle du *Free zone* d'Amos Gitai.





liste artistique

Mouna Farah
Fadi Farah
Raghda Halaby
Salma Halaby
Nabeel Halaby
Mr. Novatski
Samer
Lamis Halaby
Rana Halaby
Jamileh
Matt
James
Mike
Jason
Bank Employee
Nelson
Bank Manager

NISREEN FAOUR
MELKAR MUALLEM
HIAM ABBASS
ALIA SHAWKAT
YUSSEF ABU WARD
JOSEPH ZIEGLER
AMER HLEHEL
SELENA HADDAD
JENNA KAWAR
SUHEILA MUALLEM
BRODIE SANDERSON
ANDREW SANNIE
DANIEL BOITEAU
JEFF SUTTON
MIRIAM SMITH
GLEN THOMPSON
MIKE O'BRIEN

Ecrit et réalisé par
Image
Décors
Costumes
Montage
Musique
Superviseur de la musique
Directeur de production
Mixage
Produit par
Producteur
Co-Producteurs

Producteurs délégués

CHERIEN DABIS
TOBIAS DATUM
AIDAN LEROUX
PATRICIA HENDERSON
KEITH REAMER
KAREEM ROUSTOM
DOUG BERNHEIM
DAVID TILL
BROCK CAPELL
CHRISTINA PIOVESAN
PAUL BARKIN
LIZ JARVIS
AL-ZAIN AL-SABAH
ALICIA SAMS
CHERIEN DABIS
GREGORY KEEVER

liste technique



memento
films